

morales à sa détresse physique ! que d'intérêts, que de joies, que d'extase qui nous sont inconnus, et dont nous retrouverons l'émotion toute palpitante dans les récits des vieux chroniqueurs !... Il possédait, cet homme, non-seulement dans sa foi, mais dans ses aspirations même une source intarissable d'espérances, de rêves, d'agitations morales qui lui faisaient sentir la vie avec une intensité que nous ignorons... Le monde matériel lui était dur, c'est vrai ; mais il y vivait à peine... Il s'en échappait à tout instant... Si ses pieds avaient des chaînes, son âme avait des ailes... Il avait Dieu, les anges, les saints... les magnificences du culte sans cesse déployées sous ses yeux... la vision lumineuse du paradis toujours entrouverte sur sa tête ;... il avait à un degré puissant, que vous vous efforcez d'affaiblir chaque jour, tous les sentiments naturels, l'amour, le respect, la foi, le patriotisme... Et ce n'était pas tout ! Son imagination était encore occupée, surexcitée sans trêve par le mystère de l'immense inconnu qui l'entourait de toutes parts... Sous son foyer, dans les bois, dans les campagnes, dans la nuit, tout un peuple d'êtres surnaturels lui parlait, l'inquiétait, l'enchantait, et faisait de sa vie une légende, un roman, un poème continu d'un intérêt doux et terrible... Eh bien, oui, cet homme-là, déguenillé, affamé, saignant sur la glèbe, devait être plus heureux dans sa vie et dans sa mort qu'un de tes ouvriers bien vêtus et bien payés, qui savent que ce n'est pas Dieu qui tonne, qui ne croient ni aux anges ni aux fées, qui travaillent le dimanche, et qui n'ont d'autre fête que l'ivresse morne du lundi ! Cet homme-là ne connaissait pas le mal épouvantable qui ronge les générations modernes, et qui leur empoisonne tous vos prétendus bienfaits... ils ne connaissent pas l'ennui ! L'ennui, voilà le signe du temps ! Oui, votre glorieuse humanité s'ennuie, et s'ennuiera de plus en plus au milieu des splendeurs de votre civilisation matérielle... Aucune de vos superbes machines ne lui fournira aucune miette du pain qui lui manque, du pain de l'âme ! Elle a beau faire une révolution tous les dix ans pour se distraire, comme un malade qui se retourne sur sa couche malsaine, elle marche au suicide, et un des siècles prochains, je te le prédis, verra le dernier homme pendu de sa propre main à la dernière machine !

Raoul avait d'abord parlé sur le ton de la plaisanterie, puis il s'était échauffé peu à peu à ce jeu d'esprit, et la fougue de sa parole fut saluée par des applaudissements dont madame de Guy-Ferrand donna le signal avec énergie.

— Variation brillante sur le paradoxe... dédiée aux dames ! dit froidement Gandrax.

Raoul se crut suffisamment indemnisé du reproche ironique de son ami par l'expression ravie dont les beaux traits de sa jeune voisine s'étaient empreints.

— Mon neveu, reprit alors madame de Guy-Ferrand, je ne vous remercie pas seulement d'avoir soutenu ma cause avec cette chaleur ; je vous remercie de m'avoir délivrée d'une idée qui me désolait... J'en demande pardon à M. Gandrax. Il sait que je l'aime bien, et que je tolère son impiété avec une affectueuse compassion, parce que je la regarde comme une sorte d'infirmité professionnelle ; mais j'ai quelquefois appréhendé que vous n'eussiez les mêmes torts sans avoir la même excuse... Après le langage que vous venez de tenir, il m'est, Dieu merci, impossible de vous ranger désormais dans une catégorie que je déteste, celle des hommes qui ne prient point.

Raoul ne répondit d'abord à cette discrète interpellation que par un sourire équivoque ; mais, rencontrant tout à coup le regard froid et sévère de Gandrax, il se fit un scrupule de laisser son ami seul sous le coup des foudres peu tempérées de madame de Guy-Ferrand ; cela lui parut lâche.

— Ma bonne tante, dit-il, ce sujet de conversation me paraît manquer d'opportunité ; cependant si vous n'ai-

mez pas les impies, je me figure que vous n'aimerez pas davantage les hypocrites, et je m'exposerais à mériter ce nom en ne rectifiant pas les conséquences que vous tirez de mon langage. Si je connais bien et si je déplore les tristesses de mon temps, c'est que je les partage, et j'ai le regret de vous dire que j'ai les mêmes droits que mon ami Louis à votre affectueuse compassion. Prier un Dieu auquel j'ai le malheur de ne point croire...

— Pardon ! interrompit Gandrax, qui se leva brusquement, mademoiselle de Férias se trouve mal !

Raoul, se tournant aussitôt vers Sibylle, la vit en effet blanche comme une morte, affaissée sur sa chaise et déjà soutenue dans les bras du duc de Sauves. Toutes les femmes se levèrent ; on entourla la jeune fille, et on l'emporta évanouie hors de la salle. Gandrax la suivit pour lui donner des soins.

Il rentra quelques minutes après dans le salon où les convives avaient passé en quittant la table. Aux questions pressées qui l'accueillirent, il se contenta de répondre avec sa froideur habituelle :

— Rien ! une syncope ! la chaleur... Mauvaise disposition.

Et l'entretien général, un moment suspendu par ce triste incident, se ranima. M. de Chalys seul n'y prit aucune part. Il semblait préoccupé, et quand madame de Guy-Ferrand vint rejoindre ses hôtes un instant plus tard il s'approcha d'elle à la hâte :

— Cela va mieux, n'est-ce pas ? lui dit-il.

Elle le regarda en face, haussa les épaules et ne répondit rien.

Raoul s'isola derrière une table, et se mit à feuilleter un album d'un air distraît. Au bout d'une demi-heure, la jeune duchesse de Sauves reparut à son tour ; elle était fort pâle. Elle répondit en souriant aux interrogations qui lui étaient adressées sur son passage, puis elle vint brusquement s'asseoir près de Raoul :

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien, votre impiété à tout perdu : elle part demain pour Férias. Vous ne la reverrez jamais.

La jeune femme regretta l'accent d'amertume et de colère dont elle avait marqué ses paroles, quand elle vit l'altération profonde qui creusa soudain les traits du comte, et qui les imprégna d'une teinte livide. Il attacha sur elle un regard dans lequel elle put lire une détresse inexprimable, puis il baissa les yeux aussitôt, et une faible convulsion nerveuse agita ses lèvres.

— Mon ami, reprit-elle plus doucement, ne pouvez-vous réparer cela ? Un mot y suffirait !...

— Un mensonge ? dit le jeune homme en relevant sur elle ses yeux pleins d'un feu sombre, — jamais !

Après un silence :

— Blanche, ajouta-t-il en se levant tout à coup, soyez sûre que je vous bénirai toute ma vie pour ce que vous avez fait et voulu faire. Adieu !

Il adressa un signe à Gandrax, qui l'observait depuis un moment avec inquiétude, et sortit sans bruit du salon. Gandrax le rejoignit dans l'antichambre. Pendant qu'ils passaient leurs paletots :

— Tu as entendu ? lui dit Raoul à demi-voix.

— Oui, répondit Gandrax.

Madame de Guy-Ferrand demeurait dans la rue Saint-Dominique, à peu de distance de l'hôtel de Chalys. Il s'acheminèrent tous deux à travers cette rue déserte sans prononcer une parole. Arrivé devant sa porte :

— Entre donc ! dit le comte.

Un domestique portant un flambeau les précéda dans le grand escalier de l'hôtel, alluma deux ou trois bougies dans l'atelier, et les y laissa.

L'atelier était encore tout paré de fleurs et de feuillages, et on y respirait une odeur de fête et de triomphe. Raoul montra un fauteuil à Gandrax, qui s'y assit, et il se mit lui-même à marcher d'un pas rapide à travers la vaste pièce, arrachant ça et là quelque grappe de fleurs